

E V. 6-6

Arboretum fm
F. J. P.

E. GIGAS

ÉTUDES

SUR

QUELQUES COMEDIAS

DE LOPE DE VEGA

I

Extrait de la *Revue Hispanique*, tome XXXIX

NEW YORK, PARIS

1917

ÉTUDES

SUR

QUELQUES COMEDIAS

DE LOPE DE VEGA

PARIS, PHILIPPE RENOARD, IMPRIMEUR

E. GIGAS

ÉTUDES

SUR

QUELQUES COMEDIAS

DE LOPE DE VEGA

I

77 56213

Extrait de la *Revue Hispanique*, tome XXXIX

NEW YORK, PARIS

1917



ÉTUDES
SUR QUELQUES *COMEDIAS*
DE LOPE DE VEGA

I. — « EL DUQUE DE VISEO »

Dans la production dramatique, immense et prodigieusement variée, de Lope de Vega, presque aucun ouvrage n'a été jugé aussi différemment, par les critiques et les historiens littéraires, relativement à sa valeur esthétique, que le drame où le grand poète théâtral a peint le sort tragique du jeune prince de Portugal connu sous le nom de duc de Viseu (ou Viseo en espagnol). Lord Holland¹ condamne, du haut de son classicisme implacable, cette pièce comme l'une des plus *wild* et irrégulières du poète : non seulement la règle des trois unités y est négligée, mais les détails sont souvent « as undignified and even ridiculous, as they are unnatural » (comme exemple *instar omnium*, il en cite le soufflet donné à Doña Inés par le duc de Guimarães), la scène finale est atroce, et les bons endroits, qui pourtant ne manquent pas tout à fait, sont moins fréquents que dans la plupart des œuvres dramatiques de Lope.

1. *Some accounts of the lives and writings of Lope Felix de Vega Carpio and Guillen de Castro*, vol. I, Londres 1817, p. 142 et suivantes.

Au contraire, Enk¹ met en relief les qualités réelles et considérables du drame, dont il est facile d'ailleurs, dit-il, de critiquer les défauts de composition. Il y a deux actions dans la pièce, mais elles sont unies par l'intention poétique. Celle-ci est, selon Enk (bon Autrichien loyal de la première moitié du XIX^e siècle), le principe de loyauté présenté avec un art admirable sous sa forme la plus noble et la plus sérieuse. De même, l'art du poète se montre dans la peinture des caractères, sobrement et clairement indiqués, notamment ceux des quatre frères Braganza et du duc de Viseo; dans les motifs non moins que dans les situations, lesquelles sont données d'une façon concise, sans aucun superflu; enfin, dans la diction vraie et forte, libre de jeux de mots, d'hyperboles et d'autres excroissances qui déparent assez souvent le style de Lope. L'esprit de la poésie populaire plane sur ce drame, où le poète sans doute (c'est l'avis du critique autrichien) fait usage de *romances* portugais ou castillans, opposés évidemment aux véritables faits historiques, tels que nous les connaissons par les historiens du temps, mais empreints de l'image légendaire que le peuple s'était formée des héros du sinistre événement advenu sous Jean II de Portugal.

Schack² raconte sommairement le contenu de la pièce. Nous traduirons ici ce résumé, afin que le lecteur comprenne mieux les observations qui vont suivre, sur le sujet et la manière dont Lope l'a traité.

Dans *El Duque de Viseo*, le sort de Jean³ de Braganza et celui du duc de Viseo sont réunis pour un tableau tragique. Jean II, roi de Portugal, excité par un favori intrigant, Don Egas, à soupçonner les quatre frères de la maison de Braganza, les fait mettre en prison. Le duc de Viseo, cousin du roi, tente des démarches auprès du souverain en faveur des

1. *Studien über Lope de Vega Carpio*, Vienne 1839, p. 125 et suivante.

2. *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, 2^e édit., II, Francfort 1854, pp. 317-319.

3. En réalité : Fernand.

prisonniers, par l'intercession de Doña Elvira, qu'il aime. et à laquelle le roi aussi fait la cour; mais le monarque est également prévenu contre lui, à cause des calomnies insidieuses de D. Egas, et le soupçonne d'aspirer à la couronne royale, car Viseo est très aimé du peuple. Le roi fait appeler le duc, l'exile dans ses terres; en écartant un rideau, il lui montre le corps de Jean de Braganza décapité¹; le sort de celui-ci lui devra servir d'admonition. — Viseo se retire alors dans ses terres, et ne se rend que de temps à autre, déguisé, à Lisbonne, pour voir Doña Elvira. Il rencontre par hasard un soi-disant astrologue, qui lui prédit que le temps viendra où il sera couronné. Un jour qu'il donne une fête à ses paysans, ceux-ci, en plaisantant, le proclament roi et lui mettent une couronne de fleurs sur la tête. Ce jeu est rapporté à la Cour, et les ennemis du duc s'en servent pour préparer sa chute. Le duc s'est rendu une fois encore, déguisé, à Lisbonne; il parle à Doña Elvira, à travers la grille de sa demeure, et elle lui jette une lettre; en voulant y répondre, il lui fait parvenir, par mégarde, la prédiction astrologique. Le roi s'est introduit dans la chambre de Doña Elvira et lui arrache le papier. Il veut qu'elle épouse Don Egas, mais elle refuse. Le duc reste seul dans l'obscurité de la nuit. D'une maison voisine, il entend une chanson triste, qui l'avertit de prendre garde, afin qu'il ne subisse pas le sort de Braganza; puis il aperçoit, au coin de la rue, un crucifix devant lequel brûle une lampe. Il s'en approche pour lire la lettre reçue. Tout à coup, une clarté mystérieuse se détache du crucifix, et Jean de Braganza, revêtu du manteau blanc de l'ordre du Christ, orné de la croix de cet ordre, se montre à lui; trois fois, le spectre lui adresse ce cri : Gardez-vous du roi !

— Le roi, encore plus excité par D. Egas contre le duc de Viseo, ordonne à celui-ci de paraître devant lui; lorsqu'il se trouve en sa présence, il le tue de sa propre main. — Puis il donne les terres et les dignités de l'assassiné au frère de celui-ci, D. Manuel, en lui disant que le sort du frère lui devra servir d'exemple. Un rideau est tiré : on voit le duc mort, la couronne et le sceptre à ses pieds, et à côté de lui Doña Elvira, que la douleur a tuée. Enfin, il est rapporté que D. Egas a été

1. Le crime dont on l'a puni est d'avoir insulté Doña Inés, dame de la reine, dans le palais même du roi, parce qu'elle l'avait injurié en paroles (c'est ici qu'est placé le fameux soufflet déjà mentionné), et d'avoir refusé ensuite de l'épouser; ce mariage serait, selon la volonté royale, le seul moyen d'apaiser la colère du souverain et de calmer la fierté outragée de la dame.

assassiné par un domestique du duc, et le roi laisse entrevoir qu'il est déjà persuadé que Viseo est tombé victime d'une trahison.

Grillparzer¹, l'homme qui a su apprécier le mieux la vraie grandeur de Lope de Vega, sans pourtant oublier ni cacher ses imperfections, parle avec respect et bienveillance de cet ouvrage du poète qui faisait, pendant bien des années, les délices de sa solitude mélancolique et de sa vieillesse souffrante. Il dit qu'un jeune poète allemand assez connu, mais qu'il ne nomme pas, l'avait proclamé devant lui la meilleure pièce de Lope; et il ajoute que le renom de *El Duque de Viseo* semble être grand dans la patrie de son auteur. Après l'avoir lue, il note dans ses cahiers que c'est assurément une pièce remarquable, bien qu'elle soit loin d'être la meilleure des ouvrages dramatiques du célèbre Espagnol. Il l'appelle « historique », parce qu'elle contient plutôt un événement qu'une action, la passivité du duc de Viseo étant trop saillante. Mais Lope n'a pas voulu peindre le duc comme il était vraiment d'après les relations authentiques des historiens : il l'a peint tel que la tradition avait conservé sa personnalité idéalisée, non coupable et toutefois poursuivi par le malheur. « Et les poètes du genre de Lope ont toujours raison, même lorsqu'ils commettent des erreurs. » C'est l'effet naturel et non l'effet voulu, qui donne son prix à la plupart des *comedias* de Lope; et le merveilleux fait aussi, pour lui, partie du naturel, comme dans la belle scène du spectre, préparée si admirablement par le chant lugubre d'une chanteuse invisible aux spectateurs. Du reste, l'intention recherchée, dont abuse Calderón, n'est point rare — quelquefois même outrée — chez son prédécesseur, dit Grillparzer. Mais en voulant citer un exemple des intentions trop subtiles et en même temps trop rapides pour être saisies par le public — il n'est pas loin, tout en le blâmant, de défendre aussi un peu son poète favori

1. *Studien zum spanischen Theater* (Sämtliche Werke, vol. 17), Stuttgart, s. a., pp. 108-111

contre l'accusation d'être superficiel. Grillparzer, lui-même, est tombé, semble-t-il, dans l'abus de la subtilité. Dans la dernière scène, on voit Doña Elvira morte « con la mano en la mejilla ». Aux yeux de Grillparzer, cela doit rappeler le soufflet sur la joue de Doña Inés, qui avait causé tant de malheurs ! Mais la joue dans la main n'est ici, sans doute, qu'une manifestation naturelle et habituelle de douleur. « Por lo perdido no estás mano en megilla », lit-on dans *El Libro de Buen Amor* de Juan Ruiz (str. 179).

Pour A. Schaeffer¹, ce drame n'est pas une véritable tragédie, car il manque de héros, et les personnages des quatre frères dominant trop dans les deux premiers actes. Mais, malgré la construction manquée, l'action est intéressante, émouvante même, et le langage poétique non moins que la peinture des caractères assureront toujours un rang élevé à cet ouvrage de Lope de Vega.

Les éloges de Menéndez y Pelayo² sont plus modérés. Quant au manque d'unité de l'action, dont on a accusé l'auteur, il prend la défense de Lope : la dernière partie du drame, c'est-à-dire celle où Viseo joue le rôle principal, est en vérité une évolution du commencement, mais elle aurait dû être mieux préparée, car on ne peut nier que le personnage central des deux actes soit Guimarans et non le jeune duc. Le troisième acte renferme de grandes beautés, dit-il, surtout les dernières scènes — à partir de celle du spectre — où le dénouement fatal se rapproche avec un effet si puissant sur les âmes des spectateurs. Quant au style poétique, Menéndez y Pelayo ne cache point l'admiration qu'il ressent pour le charmant et inépuisable versificateur, admiration à laquelle même l'ennemi acharné de Lope au XVIII^e siècle, Montiano y

1. *Geschichte des spanischen Nationaldramas*, I, Leipzig 1890. pp. 191-192.

2. *Obras de Lope de Vega*, édition de l'Académie espagnole, vol. X, Madrid 1899, Introduction.

Luyando, n'avait pu se soustraire en parlant de *El Duque de Viseo*. Mais, d'autre part, l'appréciation du critique espagnol moderne, touchant certains détails de la pièce, est presque aussi sévère et du XVIII^e siècle que celle de Montiano. L'intrigue de D. Egas lui semble trop grossière pour décevoir un prince aussi sage que le roi Jean II; il est assez mécontent des péripéties d'amour inventées par Lope; et les deux motifs de la mort de Guimarans, l'un la vengeance d'Egas, parce qu'on l'accuse d'avoir du sang maure dans les veines, l'autre le soufflet fatal et le refus d'épouser Inés, parce que son orgueil nobiliaire se défend de « casarse á bofetones »¹, lui semblent « á cual más ridículo » : de telles choses appartiennent à la *farsa* et à l'*entremés*.

Dans la scène du jeu royal, Lope se plagie lui-même, selon l'avis de Menéndez y Pelayo, car il avait déjà employé ce motif, et plus naturellement, dans *Contra valor no hay desdicha*. (Mais cette pièce, dont le sujet est tiré de l'histoire de Cyrus, est-elle vraiment antérieure² au drame de l'histoire portugaise?) Menéndez y Pelayo n'en dit rien dans son introduction à *Contra valor no hay desdicha*. Et ne s'agit-il pas plutôt ici d'un de ces motifs courants qu'on rencontre toujours çà et là dans le théâtre espagnol du XVII^e siècle?

Sans entrer dans une discussion esthétique sur la valeur

1. Grillparzer, accoutumé aux hardiesses de Shakespeare et des romantiques, n'avait pas été choqué par ce moyen d'effet un peu bruyant, il faut le reconnaître, mais expliqué par le sang méridional de celui qui l'applique, et par le caractère et les procédés peu aimables de la dame. Il se contente de remarquer (*Studien*, etc., p. 46), avec une curieuse expression, que « Lope aime beaucoup les soufflets ». De fait, on en rencontre aussi dans *El caballero del Sacramento*, dans *La obediencia laureada*, *Los jueces de Castilla*, et peut-être ailleurs.

2. *Contra valor*, etc., fut publié dans le 23^e vol. des *Comedias de Lope* (1638); elle existe comme *suelta* sans année d'impression (XVIII^e siècle); on n'en possède pas le manuscrit. *El Duque de Viseo* fut imprimé en 1615. Rennert, *Life of Lope de Vega*, pp. 502 et 505.

absolue de *El Duque de Viseo* comme œuvre d'art, et sans nier la justesse de plusieurs des objections émises contre le plan et l'exécution du plan de ce drame, il y aurait certainement lieu à en souligner les traits caractéristiques, dont quelques-uns, précieux, qui le distinguent, et qui se rattachent non moins au génie particulier de Lope, qu'à l'esprit de son temps et au genre de sources où il puisait, lorsqu'il traitait un sujet historique. Nous noterons d'abord ce qu'il y a d'instantané et de plein-air dans cet ouvrage du poète naïvement naturaliste : il a été touché lui-même sincèrement, bien que fugitivement, par une figure ou par une situation, et l'impression se transmet aussitôt au lecteur ou au spectateur impressionnable. Ceci s'applique par exemple au protagoniste ou, pour parler correctement, au personnage qui a donné au drame son titre. Le malheureux jeune prince, doux et aimable, généreux et sympathique, possédant toutes les qualités d'un gentilhomme et d'un chevalier accompli, n'a jamais songé à capter la faveur du peuple, qui est venue à lui tout spontanément, encore moins à bâtir sur elle des projets séditieux contre le monarque. Il est excessivement loyal, presque sans ambition, bien qu'il eût préféré la vie militaire à l'oisiveté brillante de la Cour ; et il aimerait par-dessus tout vivre toujours en paix à la campagne. Cependant — et voilà un trait vraiment humain — il ne laisse pas que d'être flatté par le présage de « l'astrologue », quoique sa croyance à l'astrologie et à celui qui a tiré l'horoscope ne soit pas bien ferme. Mais tout ce que le pauvre duc fait, ou ne fait pas, ne sert qu'à lui attirer l'envie et la haine du sombre despote et à le pousser dans l'abîme. Enfin, contrarié en tout par son cousin et beau-frère, même dans ses amours, sa patience angélique est presque épuisée : il est visiblement en colère, quand il entre pour la dernière fois dans le palais royal, où il va être tué ; voilà encore un trait magistral du poète, qui a su néanmoins revêtir son héros des insignes d'une loyauté idéale jusqu'au

bout. On pourrait citer d'autres exemples de la peinture chaude, impressionniste et impressionnante du poète. Nous nous bornerons à indiquer la manière dont il fait ressortir la fidélité et l'humour rustique du bon serviteur Brito¹, et les deux ou trois traits de pinceau, si légers, qui ont formé la figure passagère et gracieuse de la jeune fille qui couronne de fleurs le seigneur vénéré assis parmi ses villageois.

Mais c'est en regardant de plus près les récits touchant l'histoire, véritable et poétique, du duc de Viseo que l'on verra pourquoi Lope de Vega a conçu son drame ainsi et en a présenté de la sorte les personnages principaux, et même on aura les raisons de sa composition, si défectueuse selon le jugement de la plupart des critiques.

Voici, brièvement exposé, l'ensemble des faits principaux que nous fournit l'histoire portugaise². Alphonse V, roi de Portugal (1448-1481), était d'un caractère faible et inconstant, quelquefois clément et aimable, parfois brutal et vindicatif, fort dévot, diplomate maladroit et mauvais régent, rempli de projets fantastiques, toujours prêt à se jeter dans des guerres,

1. L'altercation entre celui-ci et sa femme rappelle les *pasos* du vieux Lope de Rueda.

2. Comparez Ruy de Pina, *Chronica de D. João II* (ne fut imprimée qu'en 1792, dans les *Ineditos* de l'Académie Royale de Lisbonne, II); Garcia de Resende, *Vida e virtudes e bondades de D. João II* (la première édit. est de 1545; R. s'appuie beaucoup sur le récit de Pina); Ant. Nebrissensis' *Rerum a Fernando et Elisabe gestarum decades II* (Granada, 1545); Zurita, *Anales de Aragon*, II, part. 2 (Zaragoza, 1579); Mariana, *Historia general de España*, l. 24, ch. 23; M. Faria y Sousa, *Epitome de las historias portuguesas*, Madr., 1628; Ag. Man. de Vasconcellos, *Histoire de Jean II* (traduction française de 1641, original esp. de 1639); H. Schäfer, *Geschichte von Portugal*, II, Hambourg, 1839; Liske, *Viages de extranjeros por España y Portugal en los siglos XV, XVI y XVII*, traducidos por F. R[ozanski], Madr. s. a.; Menéndez y Pelayo, Introduction au vol. X des *Oeuvres* de L. de V.; J. P. Oliveira Martins, *Historia de Portugal*, I, Lisbonne, 1901 (6^e édit.). Je ne cite que les ouvrages que j'ai consultés moi-même.

où il se montrait valeureux, et gagna le surnom d'*Africano*, mais qui épuisèrent les forces du pays et appauvrirent le peuple. En vrai prince du moyen âge, il prodiguait des donations énormes de terres et d'argent aux grands vassaux de la Couronne pour leurs services dans la guerre. Parmi ceux-ci, la maison de Braganza ne tarda pas à dépasser tous les autres. Elle descendait d'un fils naturel, — mais légitimé en 1401, — du roi Jean I^{er} et d'une dame noble portugaise; son chef, le duc Fernand I^{er}, qui mourut en 1478, avait été nommé en 1471 gouverneur de Portugal pendant la campagne africaine du roi. Fernand de Braganza avait quatre fils : Fernand I^{er}, né en 1430, comte, plus tard duc de Guimarães, enfin duc de Braganza à la mort de son père, — c'est lui qui commandait en chef l'armée pendant la campagne d'Afrique de 1471 ; — Jean, marquis de Montemor, connétable du royaume; Alphonse, comte de Faro, et Alvaro (de Portugal). Tous les quatre étaient de grands seigneurs, avaient épousé de riches héritières, et menaient grand train, surtout le duc de Guimarães, homme plein de talent et de fierté, aimant le faste, et aimé du peuple, qui l'appelait aussi *Africano*, à cause de ses exploits guerriers. — Après la mort d'Alphonse V, l'état des choses commença bientôt à changer. Car Jean II, fils et successeur du « bon » roi, était homme d'une tout autre trempe que le père. C'était un roi de la Renaissance, bon politique à la Louis XI, tendant à briser le pouvoir de la noblesse féodataire. Son maintien est décrit comme digne et grave; son habillement toujours très soigné, sa force corporelle extraordinaire, et il était cavalier adroit, chasseur passionné, etc. Son caractère sombre et dur, dénué de ce qu'on appelle bonté du cœur, se manifestait d'une certaine manière dans son parler lent et même difficile, sans trace d'éloquence gracieuse, mais sage et parfois tranchant. Lorsqu'il se fâchait, les veines, dans le blanc de ses yeux, rougissaient à faire peur. Il était doué de beaucoup de talents naturels, d'une grande perspicacité, d'une